

que saluer la parution de toutes ces données : si elles sont étroitement liées au culte spécifique de l'Aphrodite chypriote, elles n'en constituent pas moins de précieuses et rigoureuses informations sur un grand culte du paganisme et sur ses permanences durant toute l'Antiquité.

Francis PROST

Christopher RATTÉ, *Lydian Architecture. Ashlar Masonry. Structures at Sardis*. Cambridge (Mass.)-Londres, Harvard University Press, 2011. 1 vol. 23 x 31 cm, XVII-292 p., 286 fig. (ARCHAEOLOGICAL EXPLORATION OF SARDIS, 5). Prix : 62.95 £. ISBN 978-0-674-06060-9.

Le livre de Chr. Ratté conclut des décennies de recherches sur l'architecture lydienne et fournit sur cette question la synthèse espérée, patiemment mûrie et appuyée sur un catalogue détaillé et une documentation iconographique complète. L'ouvrage porte sur l'architecture de la période Mermnade et des premières générations de la période perse, qualifiée « d'apogée de la culture indigène d'Anatolie », expression qui annonce d'emblée la conclusion à laquelle aboutira non sans nuance l'auteur. Le premier chapitre est consacré à une étude systématique des monuments, dans l'ordre chronologique. Leur nombre est relativement faible, du fait même de la rareté de l'architecture de pierre à l'époque considérée, utilisée seulement dans les tombes et les « monuments civils » (rempart de Sardes, murs de soutènements de l'acropole). Chr. Ratté les décrit en commençant par les vestiges contenus par le tumulus d'Alyatte (mur de péribole et chambre funéraire, vers 560). Les sources littéraires et épigraphiques, elles, ne permettent pas d'identifier de façon sûre le moindre édifice religieux plus ancien que l'époque hellénistique. Cette première phase de l'étude se conclut par l'analyse des fragments architecturaux décorés incluant les terres cuites architecturales, tous ayant appartenu à des édifices de petites dimensions. La construction de colonnes n'est pas attestée avant le V^e s. Le deuxième chapitre traite des matériaux en s'appuyant sur une analyse géologique (annexe). Il s'agit de matériaux locaux, avec une réserve pour le marbre qui provient soit d'une origine indéterminée soit d'une carrière locale épuisée. Le troisième chapitre est consacré aux techniques de construction. C'est l'un des plus riches de l'ouvrage par l'acuité de l'analyse. Les dimensions des blocs utilisés par les architectes lydiens ne sont qu'occasionnellement exceptionnelles (linteau de la chambre funéraire d'Alyatte) et l'apparence des murs semble à première vue analogue aux constructions grecques contemporaines (appareil isodome, anathyroses, parement des blocs, procédés de liaison). Or l'étude de détail révèle une réalité bien différente : les blocs présentent des anathyroses moins nettement travaillées et moins spacieuses que dans l'architecture grecque, les joints ne sont pas parfaitement verticaux de sorte que chaque bloc devait être terminé lors de sa pose pour que sa face de joint s'adapte au bloc pré-existant, enfin le recours aux scellements est parcimonieux (quant aux goujons il n'y en a pas). L'apparence même des blocs (panneau encadrant un bossage rustique) n'est pas exactement conforme à l'usage grec bien que la différence ne saute pas aux yeux ; on y trouve, de plus, un emploi très discret de biseaux sur les joints que l'auteur analyse avec beaucoup de finesse, ce qui lui permet de reconstituer le sens et l'ordre de mise en place des blocs. Après un bref chapitre consacré à la chronologie qui

s'appuie sur les observations techniques, le dernier chapitre est consacré à l'histoire de la tradition architecturale lydienne et apporte les fruits d'une réflexion qu'après d'autres, Chr. Ratté mène depuis une trentaine d'années. Il pose d'abord la question de la typologie et de l'origine des tumuli qu'il lie à des antécédents thraco-macédoniens mais surtout à l'institution royale. Reprenant ensuite une idée qu'il avait défendue dès 1993 mais qui est ici nuancée et plus largement argumentée, Chr. Ratté cherche vers l'Est et le Sud-Est (Assyrie surtout, Phénicie, Chypre) l'origine de l'architecture appareillée, phénomène qui apparaît brusquement en Lydie, sans antécédent local. À l'inverse, la quête des influences d'ordre technique mène plutôt vers la Grèce – soit Phocée et l'ancienne Smyrne, soit, bien évidemment, le chantier de l'Artémision d'Éphèse. Invoquant les événements historiques et les contacts culturels et commerciaux entre Grecs, Lydiens et populations du Proche-Orient, Chr. Ratté décrit les jeux complexes d'interdépendance qui animent l'ensemble de la région. Il en ressort finalement deux constats majeurs : d'une part le rôle primordial qu'ont pu jouer Alyatte et Crésus à Éphèse, où ils se seraient comportés pour ainsi dire en « super-tyrans », c'est-à-dire comme les tyrans grecs mais avec des moyens financiers incomparablement plus importants, d'autre part et en sens inverse, l'avance technologique non moins importante dont bénéficiaient les constructeurs du monde grec par rapport à leurs voisins lydiens. L'ouvrage de Chr. Ratté constitue évidemment une étape majeure dans la connaissance de l'architecture anatolienne de l'époque archaïque. Seuls quelques points mériteraient d'être encore élargis ou approfondis. Dans le premier cas, on regrette en effet que l'auteur s'en soit tenu strictement aux vestiges explorés par la mission américaine et n'ait pas pu intégrer à son étude des quantités de tombes fouillées ou simplement explorées par les archéologues turcs hors de Sardes. Par ailleurs, la mise en évidence du caractère plus anatolien que grec de l'architecture lydienne pourrait être défendue avec quelques arguments supplémentaires, comme l'absence remarquable de colonnes ou le traitement particulier de l'appareil régulier avec des joints inclinés et sans vrai anathyrose, trait que l'on retrouve dans l'architecture de pierre indigène, depuis les orthostates hittites de l'Âge du Bronze jusqu'à l'architecture lycienne du ^v^e siècle. En réalité, les Lydiens privilégient la brique (aucun mur libre en pierre) et n'utilisent la pierre appareillée que pour les soutènements de terrasses ou les constructions enterrées, ce qui explique le traitement négligé des faces de joint en arrière de la façade des blocs. Pour les mêmes emplois, les Grecs utilisaient, dans un parallélisme remarquable, l'appareil polygonal : les détails techniques de ce dernier (traitement des anathyroses, des faces...) se retrouvent dans l'appareil régulier des Lydiens, seule diffère la forme même des blocs, et il est curieux que sur ce point Chr. Ratté n'ait pas repris son ancienne idée d'une transposition en pierre de la forme des briques. Grecs et Lydiens n'ont sans doute pas cessé, ainsi que le suppose Chr. Ratté, d'échanger trucs et méthodes de travail. On peut même se demander s'il ne faudrait pas aller un peu plus loin dans cette direction, en comprenant dans un sens encore plus littéral l'inscription de Darius qui mentionne l'intervention des artisans « ioniens et sardes » à Pasargades : si semblables entre eux, ces deux catégories pourraient bien, nous semble-t-il, avoir appartenu à une véritable communauté culturelle iono-lydienne élaborée sur le chantier d'Éphèse, à l'instar de celle dont M. Kerschner défend plus largement l'existence depuis quelques années dans d'autres domaines... Cette hypothèse aurait aussi

l'avantage de conforter l'interprétation proposée par Chr. Ratté du tombeau de Darius comme une construction iono-lydienne.

Jacques DES COURTILS

Wiebke FRIESE, *Den Göttern so nah. Architektur und Topographie griechischer Orakelheiligtümer*. Stuttgart, F. Steiner, 2010. 1 vol. 17 x 24 cm, 488 p., 16 pl., fig. Prix : 74 €. ISBN 978-3-515-09376-7.

Ce livre est la version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue en 2008 à l'Université de Hambourg. L'auteur y propose une étude systématique des centres oraculaires du monde grec *lato sensu*. Le lecteur n'y trouvera pas un essai original, mais davantage une compilation méticuleuse. Après une introduction méthodologique, W. Friese passe en revue l'ensemble des divinités oraculaires, parmi lesquelles le lecteur découvrira peut-être des divinités moins souvent évoquées dans ce contexte, comme Inô, Nyx et Themis (chap 2.1). Elle décrit ensuite les différents procédés par lesquels la révélation divine était obtenue (chap. 2.3). Le chapitre 3 est consacré à la topographie et la chronologie des centres oraculaires. Après des considérations générales, l'auteur dresse la liste de tous les centres oraculaires de la Grèce continentale et des îles (3.1.2), d'Asie Mineure (3.2) et de l'Ouest (3.3). Pour chaque site, l'auteur fournit un plan et une brève description. Le quatrième chapitre propose une analyse similaire de la topographie et de la chronologie des « oracles non grecs » du monde gréco-romain, recensant rapidement les sanctuaires d'Italie (4.1), d'Égypte (4.2) et de Palestine (4.3). Le chapitre 5, dans une optique comparative, analyse le phénomène oraculaire, qu'il ait lieu ou non dans un sanctuaire destiné à cette fonction, dans les autres civilisations anciennes des régions méditerranéennes, à savoir en Égypte, à Babylone, dans les mondes hittite, juif, minoen, mycénien et italien. Dans le chapitre 6, sont analysés les lieux de culte à proprement parler, y compris leurs aspects architecturaux. L'auteur passe en revue les bois sacrés, les sources, les grottes, les autels, les temples, les bâtiments qui accueillent la parole divine (manteion, chrèstèrion, etc.) et les lieux d'incubation. Le chapitre 7 analyse les sanctuaires dans leurs rapports avec la société. Pour ce faire, l'auteur passe en revue les bâtiments publics (bouleuterion, prytaneion...), ceux dédiés aux fêtes (théâtre, stade, hippodrome), les trésors ainsi que ceux destinés à sustenter et divertir les pèlerins (bains, etc). Quant au huitième et dernier chapitre, il synthétise les besoins et fonctions spécifiques des sanctuaires. Ce livre fournit donc une formidable synthèse et une mine d'informations pour tout chercheur intéressé par le phénomène oraculaire dans l'Antiquité. Le caractère systématique de l'enquête ne laisse parfois que trop peu de place à l'interprétation et à la problématisation. Les catalogues (p. 349-446) sont d'une grande utilité. La bibliographie est considérable (signalons quand-même un oubli : l'important livre de Chr. Oesterheld, *Göttliche Botschaften für zweifelnde Menschen: Pragmatik und Orientierungsleistung der Apollon-Orakel von Klaros und Didyma in hellenistisch-römischer Zeit*, Göttingen, 2008). Un index peu détaillé et seize pages de planches en noir et blanc ferment l'ouvrage.

Aude BUSINE